(vue prospective ou itinéraire), ils voient les paysages urbains dans le temps ; ils retrouvent le passé le plus reculé (on aboutit ainsi à décrire une Rome qui n'existe pas encore), le passé historique (c'est le genre étiologique qui est alors privilégié) ou le présent de la vie quotidienne. — Les poètes élégiaques célèbrent à leur manière l'impérialisme de Rome : il a permis, chantent-ils, de faire affluer dans la capitale toutes les richesses qui rendent la vie agréable (Alison Keith, « Roman topography and imperial geographies in Latin elegy »). — Dans les *Métamorphoses*, Ovide parle peu de la ville de Rome (relevé exhaustif d'Hélène Malochet-Turquety, « Rome dans les *Métamorphoses* d'Ovide : du Palatin et du Capitole »), excepté pour le Palatin et le Capitole, collines qui contiennent toute l'histoire romaine et qui sont les résidences de Jupiter et d'Auguste : cela leur confère une importance et une signification particulières.

Après cela, nous quittons Rome pour aller à Faléries, toujours en compagnie d'Ovide : Joseph Farrell (« The poet in an artificial landscape : Ovid at Falerii, *Amores* 3.13 ») livre une analyse et une interprétation très fouillées du poème qui raconte une excursion religieuse en pays falisque. Puis nous rejoignons la villa suburbaine de Julius Martialis (Michael Dewar, « Sleep, noise and friendship : the *villa suburbana* of Julius Martialis »), sur le Monte Mario : depuis cette résidence secondaire épicurienne, on peut voir tout Rome, sans être victime du bruit ou des autres inconvénients de la foule ; mais c'est une autre manière, pour le poète, de les décrire, sur le mode négatif.

En guise de conclusion, Catharine Edwards (« Imaginer les ruines dans la Rome antique ») étudie la permanence du thème de la destruction d'une ville, que ce soit Troie, Carthage, Corinthe ou même Rome (prise par les Gaulois ou incendiée sous Néron), thème qui fournit aux écrivains à la fois des paysages de fin du monde et matière à réflexion. C'est donc avec une philosophie (plus qu'une poétique) des ruines que s'achève joliment ce recueil, complété par un index des matières et un *index locorum*. Même si ces contributions n'épuisent pas la problématique initiale, elles illustrent bien les directions qu'elle peut prendre. Les techniques littéraires de description, l'inscription des développements de la topographie dans un projet littéraire, les choix idéologiques ou esthétiques d'un poète qui célèbre la capitale du monde, tout cela contribue à créer une seconde Rome virtuelle, qui rivalise avec celle de la réalité pour assumer une fonction mémorielle. C'est le mérite de ce livre de bonne facture que de nous rappeler que l'approche littéraire des sources de la topographie romaine est aussi féconde qu'indispensable.

Bruno Poulle.

Épigraphie. Paléographie. Numismatique

Mireille Corbier (dir.), *L'Année épigraphique 2011* : Paris, PUF, 2014, 946 pages.

Après une interruption de quelques années (notre dernier compte rendu figurait dans la *REL*, 89, 2011, p. 523-525), nous reprenons notre lecture critique — et admirative — de l'*Année épigraphique*, avec toujours autant de plaisir et de profit. Et nous ne reviendrons donc pas sur ce qu'il peut y avoir d'un peu artificiel à situer en tête de volume une rubrique de « Généralités » : il y a peu d'ouvrages d'histoire ancienne, si synthétiques soient-ils, qui ne fassent appel, au détour d'un chapitre, à des données épigraphiques. Signalons le n° 38, sur les citoyennetés multiples (*Patrie*

d'origine et patries électives, par A. Heller et A.-V. Pont) ; le n° 53, qui reflète les travaux de H. Solin sur les *cognomina* ; le n° 68, sur les concours grecs, d'où il résulte que les concours isélastiques, mentionnés par Pline le Jeune, sont d'institution assez tardive ; le n° 94, sur les diacres et les diaconesses dans l'épigraphie chrétienne antique ; le n° 100, sur la mort dans l'Occident romain ; le n° 103, qui regroupe, sous la direction de M. Corbier et J.-P. Guilhembet, des études sur l'écriture dans l'espace domestique. Et ajoutons qu'un court article, n° 27, sur les deux derniers chapitres des *Res Gestae*, aurait mieux trouvé sa place parmi les études sur l'épigraphie à Rome, n° 108 *sqq*. À l'inverse, le n° 1327, une étude de géographie historique de la vallée du Méandre, aurait mieux figuré dans les « Généralités » ; tout comme le n° 1375, une monographie sur Ancyre à l'époque romaine.

Et venons-en donc à la partie proprement analytique du recueil, structurée selon un ordre géographique immuable. On commence par la ville de Rome. Le n° 121 est une inscription fragmentaire, déjà publiée dans le *CIL*, et qui reçoit une date plus précise (règne de Claude), grâce à la présence, non détectée jusqu'alors, d'une des fameuses « lettres claudiennes » : on aurait aimé savoir laquelle, mais des contraintes typographiques ont peut-être empêché sa reproduction. Les n° 137-153 sont des épitaphes d'*equites singulares*.

En Italie, dans la *regio* I, le n° 206, à Gabii, est une dédicace de Fabius Maximus Cunctator : ce n'est pas souvent qu'on trouve des inscriptions de cette ancienneté. Dans la *regio* V, à Urbisaglia, le n° 342 présente de nouvelles restitutions aux fastes consulaires ; on y lit le nom du grand Marius, élu trois fois au consulat *in absentia*. Les n° 343-344 sont relatives aux *pueri alimentari* sous le règne d'Antonin le Pieux. Dans la *regio* VII, le n° 362 (et cf. 363 et 364) concerne l'hypogée des Volumnii à Pérouse, le n° 375 les *elogia* des Volusii Saturnini à Lucus Feroniae. La *regio* X offre un grand nombre de milliaires.

En Sicile, à Syracuse, l'ἀγορανόμος équivaut à un édile (n° 435) ; les n° 439-440 concernent une inscription sur l'éperon d'un navire qui a pris part à la bataille des îles Égades (241 av. J.-C.) (cf. ici même n° 46). En Lusitanie, le n° 469 (et cf. les n° 479-480) nous renseigne sur la carrière de l'historien L. Cornelius Bocchus. En Bétique, le n° 490 signale une réédition de la *lex Irnitana* ; le n° 499 est une *uotorum nuncupatio* pour la santé de l'empereur. En Espagne Citérieure, le n° 581 est le cursus d'un personnage de rang sénatorial, reconstitué à partir de 22 fragments non jointifs. Le n° 591 rend compte de la publication de deux fascicules du *CIL* II^2.

En Bretagne, le n° 619, trouvé à Londres, est un contrat de prêt d'argent : comme on voit, la vocation financière de la City ne date pas d'hier ! Les n° 641-660 reprennent l'étude des célèbres tablettes de Vindolanda. En Narbonnaise, à Fréjus, les n° 691-698 sont des étiquettes en plomb d'une *fullonica*, la plupart opisthographes. Les n° 718-725 à Vienne et le n° 727 à Saint-Romain-en-Gal livrent des noms de personnes inscrits sur des tuyaux de plomb. Dans les trois Gaules, en Lyonnaise, l'inscription funéraire d'une femme semble accuser nommément son mari de l'avoir tuée. En Gaule Belgique, le n° 781 mentionne selon toute vraisemblance un *ceruesarius*, un brasseur de bière : là encore, l'Antiquité rejoint de façon amusante les réalités contemporaines. En Germanie Supérieure, les n° 831-832 présentent la révision de deux tablettes de malédiction.

Les pays danubiens livrent assez peu. En Dalmatie, à Salone, le n° 928 évoque treize urnes de gladiateurs découvertes au nord de l'amphithéâtre. En Pannonie Supérieure, les n° 971-994 représentent 25 autels en remploi dans les fondations d'un four à briques d'époque tardive. En Pannonie Inférieure, en Dacie, puis en Mésie, on trouve, sous les n° 1014, 1073, 1104, plusieurs diplômes militaires issus de constitutions impériales. Le n° 1143, à Constantza (*Tomis*) est une belle et longue inscription funéraire, en grec, d'un acteur tragique. En Macédoine, les n° 1159-1160

concernent une femme médecin ; le n° 1165 est une funéraire bilingue qui, de l'aveu même de ses éditeurs, sort de l'ordinaire.

En Achaïe, le n° 1232 concerne une athlète qui remporta 34 victoires dans 15 concours différents. Le n° 1246 est une liste de 50 éphèbes. Dans le Pont-Bithynie, le n° 1256 revient sur la stèle du célèbre gladiateur Diodôros, qui fut victime d'une chute accidentelle pendant un combat, mais qui put se relever et remporter la victoire, grâce à un arbitre bienveillant. Le n° 1268 est une petite funéraire signalée en Turquie en 1843 et retrouvée... à Arles, dans la collection d'un vicomte féru d'archéologie. Dans la province d'Asie, le n° 1303 mentionne l'exemption de taxes accordée par la cité d'Aizanoi au prêtre d'un culte nouvellement institué (on ne sait lequel). Le n° 1318 concerne la réfection d'un gymnase ; le n° 1322 désigne un marchand de saucisses (sic !). Le n° 1349 évoque la destruction de Tralles et d'autres cités d'Asie lors d'un tremblement de terre en 27 av. J.-C. et leur reconstruction avec l'aide financière d'Auguste, mentionnée aussi dans les *Res Gestae* ainsi que par Strabon et Suétone.

En Afrique Proconsulaire, les n° 1681-1758 reprennent les plus importantes des 552 inscriptions latines païennes inédites du musée de Carthage récemment publiées (Collection de l'École française de Rome, n° 443). Le n° 1763 (Annaba) présente une nouvelle lecture d'un *carmen* funéraire composé d'hexamètres fautifs. Et, comme d'habitude, le volume se termine par des objets de provenance inconnue, parmi lesquels beaucoup de diplômes militaires, souvent dans des collections privées.

Les échantillons que nous venons de proposer peuvent être considérés comme subjectifs, voire fortuits. Ils n'ont d'autre but que de montrer l'extraordinaire richesse de la récolte que nous livre *L'Année épigraphique*, année après année. On en dira autant des centaines de pages d'*indices* de toute sorte qui complètent le volume et dont la masse en impose, au point qu'on serait tenté de les considérer comme infaillibles. Or, il n'en est rien ! En effet, sous le n° 1113 nous avons rencontré un M. Aur(ellius) Valerianus, dont les deux *l*, restitués par l'éditeur, ressemblent à une faute de frappe. Les *indices* vont-ils nous tirer d'affaire ? Que non ! L'index des gentilices signale un Aurelius (sans abréviation, alors qu'il y en a une) Valerianus au seul n° 1467 ; l'index des *cognomina* connaît un Valerianus aux n° 1467 et 1795 (mais dans ce dernier cas, il s'agit d'un Passumius Valerianus). Nous ne pouvons que souligner l'étroite parenté, sinon l'identité entre les n° 1113 et 1467.

Mais ce ne sont là que des détails. Mireille Corbier et les nombreux collaborateurs qui l'entourent ont droit à nos félicitations et à notre gratitude.

Hubert Zehnacker.

Laurence Gauthier & Jacqueline Zorlu, *Paris en latin.* Legenda est Lutetia. *Grands et petits secrets des inscriptions latines dans la capitale* : Paris, Parigramme, 2014, 173 pages.

Le mouvement de promotion du latin, signalé par de récents ouvrages comme *Sans le latin* (voir *REL*, 90, 2012, p. 544) trouve d'actifs relais dans les deux auteurs de ce sympathique ouvrage, professeurs de lettres classiques, comme ils aiment à se revendiquer, qui nous rappellent opportunément l'empreinte latine de Paris, une empreinte qu'il ne faut pas chercher dans les musées où l'aurait confinée la délicieuse époque de développement-social-et-intellectuel-continu-et-globalisé que nous vivons mais partout autour de nous sur les murs — sauf sans doute dans la rue de Grenelle.

La matière de ces promenades épigraphiques, c'est donc l'ensemble des inscriptions latines en accès public, ne fût-ce (pour quelques-unes seulement) qu'à

l'occasion d'annuelles portes-ouvertes. Gravées à même le mur, sur une plaque ou peintes sur des vitraux, imprimées parfois, elles sont regroupées en zones géographiques que l'on pourra commodément parcourir dans une demi-journée de version latine ambulatoire. Les auteurs ont pourvu chaque texte, transcrit exactement (tantôt *u* ou *v*, *i* ou *j*), de sa traduction, ce qui est parfois précieux, tant ce latin est parfois allusif, et d'une présentation donnant avec concision mais précision le contexte général dans lequel il faut apprécier l'initiative qui déboucha sur ce qu'on lit. Successivement conduit dans l'Île de la Cité, sur le flanc nord de la Montagne Sainte-Geneviève — le Mont Saint-Hilaire des vieilles topographies parisiennes — sur une Rive gauche s'étirant jusqu'à Montparnasse et aux Invalides, on franchit ensuite la Seine pour parcourir la Concorde et les Grands-Boulevards, et finir dans un quartier du Marais quelque peu étiré au nord et à l'est. Les auteurs concluent leur récolte sur des « thèmes latins » de prédilection que sont les litanies de la Vierge, les brèves méditations sur la fugacité de la vie humaine inscrites au bas de cadrans solaires, ainsi que sur des lieux assurant la présence du latin : cimetières, églises et... enseignes commerciales. Un index bienvenu des lieux et monuments permet une circulation aisée dans le livre, mais aussi la composition de promenades plus personnelles.

La tentation est grande de continuer cette recension par une sélection de textes profonds, admirables, historiques, piquants, et il faut avouer que des nautes parisiaques à telle marque allemande de berlines de luxe, d'un fût de canon des Invalides à un carreau de céramique jouxtant les fûts de bières de telle brasserie alsacienne, de la chambre des notaires sise place du Châtelet au perron des Carmes, de la fontaine Boucherat (3e arr.) au socle de l'obélisque de la Concorde, les occasions de s'étonner, de méditer, d'apprendre sont multiples. Nous laisserons cependant aux lecteurs le plaisir de ces découvertes. En contrepoint à nos émerveillements, relevons simplement avec une certaine mélancolie que du prince des poètes latins du Grand siècle, du poète officiel de la Ville qui composa pour toutes ses fontaines, comme il fut sollicité au tombeau des grands, de Jean-Baptiste Santeul enfin — à citer ainsi plutôt qu'avec le proustien lapsus de la p. 8 — ne subsiste *in situ* que l'épitaphe de Lully (p. 99), curieusement scellée au plafond d'un passage entre deux chapelles latérales de Notre-Dame-des-Victoires : *sic transit gloria vatum*...

Saluons donc ce savant et distrayant petit ouvrage, dont la typographie, faut-il encore signaler, participe du confort de consultation. Remercions aussi ses auteurs de rappeler combien le latin nous entoure, combien la latinité fait partie de notre monde. « Les murs ont la parole », s'extasiait-on voilà près de cinquante ans ; mais quand on prend la peine d'écouter ce qu'ils nous préservent, quel vrai enrichissement !

Guillaume Bonnet.

Latin tardif. Latin médiéval

Valentina Sineri, *Il centone di Proba* (Collection « Multa paucis », n° 10) : Acireale – Roma, Bonanno, 2011, 332 pages.

Cet ouvrage confirme, comme nous le signalons dans la recension du livre de C. Arcidiacono publiée dans ce volume, le dynamisme des études italiennes, et plus particulièrement catanaises, sur le centon. Il comporte une brève introduction (p. 11-37), le texte (694 hexamètres), la traduction et l'apparat (p. 39-83), un